

Article

« Locomotion et finalité »

Stanislas Cantin

Laval théologique et philosophique, vol. 2, n° 1, 1946, p. 178-180.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/1019762ar>

DOI: 10.7202/1019762ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Locomotion et finalité

La présente étude n'est pas autre chose qu'une illustration du caractère finaliste de la psychologie d'Aristote. Il s'agit de la locomotion chez les animaux, du *motus processivus*, comme l'appellent Aristote et saint Thomas.

On sait que pour Aristote il existe quatre degrés de vie: végétative, sensitive, intellectuelle et locomotrice¹. Pourquoi y a-t-il plus de degrés de vie qu'il n'existe d'âmes génériquement distinctes? Parce que la division des âmes se fait d'après les trois formalités essentiellement distinctes que l'on rencontre dans le mouvement vital: l'exécution, la forme et la fin. La division des degrés de vie, au contraire, se fait d'après la plus ou moins grande perfection que l'on rencontre au sein d'une même espèce de mouvement. Tout animal se meut lui-même au double point de vue de l'exécution et de la forme de son mouvement vital. Le principe de ce mouvement est l'âme sensitive. L'animalité est ainsi essentiellement constituée par la sensation.

Or la sensation comporte deux degrés, car elle ne se réalise pas avec la même perfection chez tous les animaux. Les uns possèdent tous les sens internes et externes; les autres n'en ont que quelques-uns: le toucher, pour ce qui est des sens externes, et le sens commun, comme sens interne. Celui-ci leur sert en quelque sorte d'imagination, sans laquelle ils seraient dépourvus d'appétit.

Il existe donc, selon Aristote, deux degrés de vie animale: l'animalité parfaite, caractérisée par la présence de tous les sens; et l'animalité imparfaite, caractérisée par la présence des seuls sens indispensables à l'animalité. La locomotion se rencontre dans la catégorie des animaux parfaits. Ainsi la sensation est indispensable à la locomotion, mais elle n'implique pas nécessairement la locomotion. Cela explique que la locomotion, qui est un degré de vie, ne donne pas lieu à une âme qui serait autre que l'âme sensitive.

Mais quelle relation y a-t-il entre la locomotion et une animalité parfaite? Pourquoi la locomotion fait-elle défaut, d'une manière générale, aux animaux qui n'ont de la sensation que le strict nécessaire? Sans aller plus loin, on pourrait faire voir a posteriori que la locomotion serait un inconvénient plutôt qu'un avantage chez un animal qui serait, par exemple, dépourvu de la vue. Mais il y a de cela une raison a priori, car la locomotion est non seulement le *signe*, mais la *conséquence* d'une animalité parfaite. En d'autres termes, certains animaux sont plus parfaits que d'autres, non pas parce qu'ils peuvent se mouvoir d'un lieu à un autre, mais ils peuvent se mouvoir d'un lieu à un autre précisément parce qu'ils sont plus parfaits.

(1) ARISTOTE, *De Anima*, III, c.10; S. THOMAS, *In III de Anima*, lect.16.

Sans doute c'est un truisme de dire qu'un animal qui peut se déplacer d'un endroit à un autre est plus parfait que celui qui ne le peut pas. Mais ce n'est plus un truisme quand on explique pourquoi il en est ainsi. Et c'est la réponse à ce pourquoi qui donne lieu chez Aristote à une explication finaliste. Aristote dira que certains animaux sont dépourvus de la locomotion, parce que celle-ci ne leur est pas nécessaire, tandis que d'autres en sont pourvus, parce qu'ils en ont besoin. Et cela repose sur la finalité qui existe dans la nature. La locomotion est un *moyen* qui permet la réalisation de certaines *fins* voulues par la nature; elle est au service d'une connaissance et d'un appétit plus parfaits. Un animal parfait a des exigences dont il ne trouve pas la satisfaction dans son entourage immédiat. Parce qu'il a de telles exigences, il connaît autre chose que ce qui est à sa proximité, et, connaissant ces choses, il les recherche; pour les atteindre il est doué de locomotion.

C'est ce qui fait dire à Aristote que le principe de la locomotion n'est pas l'âme sensitive, mais l'*appetibile*. Et cette affirmation revêt une importance capitale. Car dire que le principe de la locomotion est l'âme sensitive, ce serait affirmer que, de droit, tous les animaux en sont doués, et que c'est par accident que quelques-uns en sont dépourvus. Parler ainsi serait affirmer que les animaux dépourvus de la locomotion sont des êtres monstrueux. Or il n'en est rien. Les animaux immobiles sont dits imparfaits eu égard aux animaux mobiles, mais ils sont parfaits quant à leur espèce, puisqu'ils sont capables de croissance et de génération, opérations qui font défaut aux animaux monstrueux.

Cette doctrine, Aristote l'appuie expressément sur l'axiome: *Natura nihil frustra facit, nec deficit in necessariis*. Cela signifie, comme le remarque saint Thomas, que si les animaux imparfaits étaient pourvus du principe du mouvement local, ils auraient, par le fait même, les parties organiques nécessaires à la locomotion, sans quoi ce principe leur serait superflu. Donc s'ils sont dépourvus de telles parties, c'est qu'elles leur seraient inutiles. On ne doit donc pas dire: certains animaux ne marchent pas parce qu'ils n'ont pas de pattes; mais ils n'ont pas de pattes parce qu'ils ne doivent pas marcher. C'est une application du principe général que les parties du corps sont pour les parties de l'âme, lequel est lui-même un cas particulier de cet autre principe encore plus général: la matière est pour la forme.

Il ne suit pas de là que tous les animaux qui n'ont que le sens du toucher sont nécessairement privés de la locomotion. L'affirmer serait une conclusion qui n'est pas contenue dans les prémisses posées par Aristote, et qui, de plus, irait contre l'expérience. Car c'est un fait que certains animaux très imparfaits sont capables de se mouvoir d'un mouvement qui est un véritable *motus processivus*. Mais ce fait ne prouve pas que, *de soi*, la locomotion n'est pas la conséquence d'une animalité parfaite. L'animal qui a le pouvoir de se mouvoir d'un lieu à un autre, même s'il n'a de la sensation que le minimum, se meut en vue d'une fin. Or étant donné que la locomotion est un moyen en vue d'une fin, il est normal qu'elle se trouve d'abord et principalement chez les animaux capables de se représenter cette

fin. Mais rien n'empêche qu'elle se rencontre *secondairement, et par mode de participation imparfaite*, chez ceux qui en sont incapables. Dans ce cas, la recherche d'une fin par le moyen de la locomotion implique ce qu'Aristote appelle une représentation *indéterminée* de cette fin. Bref, les animaux qui n'ont que le sens du toucher, et qui sont néanmoins doués de la locomotion sont *un lieu de passage* entre les animaux immobiles et ceux chez qui la locomotion se réalise selon sa plus haute perfection. On peut donc affirmer que la locomotion est simplement la conséquence d'une animalité parfaite.

STANISLAS CANTIN.
